

PugnaCité

© Fabrice MÉRESTE, 2006

(environ 93 000 signes)

00000000

Le robot menaçait E.T. de ses terribles lance-missiles fluos mais l'extraterrestre, enveloppé d'un peignoir protecteur, semblait ne pas s'en soucier. Du fond de son regard bleu, tel un Bouddha, il puisait une force d'amour intersidéral. Et cette force, il la devait à l'équipe de Spielberg, ce qui n'était pas rien.

Qui pouvait avoir envie d'acheter de telles bêtises ? se demanda Lionel. Des passionnés, nécessairement. Des collectionneurs. Des farfelus. Pas des gamins, non, ils ne

s'intéressaient qu'aux jouets à la mode, virtuels de préférence, mais des adultes aux moyens financiers conséquents qui avaient grandi trop vite et qui pouvaient se rappeler qu'ils avaient été enfants en dénichant un objet au charme désuet dans ce fouillis hétéroclite. Nostalgie...

Karim pressa Lionel vers le stand suivant.

« C'est n'importe quoi, ça. Des vieux trucs. Du mobilier, des bouquins, des bibelots, des tableaux, des conneries en tout genre... Qu'est-ce qu'on fout là ? »

Lionel posa une main lasse sur l'épaule de son ami, soupira et, prenant un réveille-matin à témoin, il répondit :

« Ces “conneries”, comme tu dis, représentent le passé des gens. Ça a une valeur. Une valeur sentimentale. Une valeur marchande aussi. Il y a des gens qui seraient prêts à n'importe quoi pour acquérir quelque chose qui soit susceptible de leur évoquer un souvenir agréable, un bout de leur jeunesse... Tu n'as jamais regardé ce que l'on propose sur eBay ?

— Ouais, parle pour toi, grogna Karim en se dégageant. Ce type de jeunesse, il n'y a que les *puants* et toi pour l'avoir vécue. Pour moi, ça n'a été que la Zone, pas vraiment ce qu'on peut appeler une enfance heureuse.

— Je sais, je sais. N'empêche, il y a quelques années, on aurait peut-être pu croire à un changement, à un mieux. Si seulement... »

Lionel ferma son poing. Les veines de ses tempes se gonflaient. Tout son être criait une rage sourde.

« Si seulement quoi ? » demanda Karim pour l'inciter à crever l'abcès.

N'y tenant plus, Lionel lâcha deux syllabes :

« Yannick ! »

Un silence lourd se glissa entre les deux hommes. Puis le regard de Karim s'échappa en direction d'une table Louis-Philippe.

« Écoute, Lio, j'en ai ma claque de la brocante du Canal. De toutes façons, ce n'est pas ici qu'on trouvera des types qui voudront acheter le matos. On met nos pulsos et on se casse au parc ? »

00000001

Ils ont le droit.

Deux silhouettes glissèrent jusqu'à la voiture. Le zip d'une fermeture Éclair frémit dans le silence de la ville endormie. Une des deux ombres sortit un boîtier de son sac à dos, l'ouvrit, déroula un fil et inséra une fiche dans la serrure du luxueux véhicule. À la lueur de l'écran de l'ordinateur de poche, une main experte pianota quelques touches. L'index se posa sur le *touchpad* et dessina des motifs étranges. La main retourna au clavier pour lancer la suite des instructions.

« Allez, Lio ! Grouille-toi ! »

Par réflexe de protection, Lionel enfonça la visière de sa casquette jusqu'aux yeux.

« J'y suis presque. Dix secondes...

— Ça sent l'arnaque, murmura Laurent. J'ai jamais vu de *Planet Caravela* garée devant la Zone. C'est de la provoc'. Les *puants* ne sont pas cons à ce point ! »

Pour toute réponse, Lionel jeta à son comparse un regard noir. Il lança une nouvelle séquence de codes mais la tentative de crochetage se solda par un échec.

« Qu'est-ce que tu fous ? demanda Laurent en haussant le ton. On va se faire piquer !

— Lolo, si t'as la trouille, tu n'as qu'à te barrer ! Je t'ai dit que j'y suis presque... »

N'en demandant pas davantage, Laurent disparut dans l'obscurité. Au bout de deux minutes, Lionel entendit le dé clic de la portière. Aucun crypto-algorithme de sécurité automobile ne lui résistait. Cela ne lui apporta pourtant qu'un triste sourire.

Un gros véhicule approcha : une camionnette de StrikeCops, les flics d'intervention. Avec précaution, Lionel tira le câble qui le reliait à la voiture. Il abaissa l'écran de son ordinateur et le rangea à la va-vite dans son sac. Puis il déroula la cagoule cachée sous sa casquette et, méconnaissable, s'éloigna de la *Planet Caravela* avec une lenteur calculée.

« Arrêtez ! » cria une voix dans son dos.

Il se retourna. Deux hommes en noir venaient à lui. Sans se presser, il leur montra son poing gauche fermé, le majeur dressé. L'insulte transforma les StrikeCops en taureaux furieux. Pour échapper à leur charge, Lionel enclencha ses pulso-rollers. Tel Mercure aux pieds ailés, il disparut dans les dédales de la Zone...

00000010

Ils n'ont pas le droit.

Yannick s'occupait de tout. Il piocha parmi les extraits fournis par la caméra des StrikeCops et l'œil espion ayant assisté à la scène. Il monta la séquence vidéo de l'arrestation manquée du délinquant aux pulso-rollers avec le talent des plus grands réalisateurs hollywoodiens. Puis l'enregistrement fut filtré, commenté, numéroté, archivé. Il était désormais prêt à être utilisé à tout moment comme pièce à conviction.

Yannick s'occupait de tout. Il rédigea un rapport. Il rappela d'abord quelques statistiques puisées au cœur des ordinateurs de la police municipale, puis dressa la liste de tous les petits et gros délits où les criminels chaussaient des rollers à propulsion auxiliaire. Il transforma les nombres en graphiques et ne conserva que les schémas les plus explicites : ceux qui présentaient des corrélations positives et des différences significatives.

Yannick s'occupait de tout. Pour le cerveau, il avait fait le nécessaire. Maintenant, il devait toucher au cœur. Il lui fallait connaître l'opinion publique sur la question de l'interdiction des pulso-rollers. Présenter les faits, bruts, puis enchaîner les questions. S'il y avait des points à risque, il faudrait employer des interronégatives ambiguës. En quelques secondes, le sondage fut prêt. L'enquête pouvait être commandée auprès de l'IOM2. Dans trois jours, l'Institut d'Opinio-Mètre Municipal fournirait des résultats recueillis auprès d'un panel représentatif de la ville. Si Yannick n'obtenait pas de retours suffisamment favorables, il

lui faudrait engager une campagne de sensibilisation, ce qui entraînerait un retard dans l'application de l'interdit et un surcoût supporté par la collectivité.

Yannick s'occupait de tout. Il modifia le programme du prochain Conseil Municipal. L'interdiction des pulso-rollers serait discutée au point six, juste après la demande d'embauche de cinquante StrikeCops supplémentaires et avant l'octroi de nouveaux crédits pour la sélection des juniors de l'équipe de basket. Avec cette révision de l'ordre du jour, la réfection de la Médiathèque du Plateau, dans la Zone, ne pourrait pas être traitée. Élément non prioritaire, considéra Yannick : les livres, CD et DVD pour les catégories sociales les plus défavorisées pouvaient encore attendre un peu.

Il estima avoir bien travaillé. Yannick jouait le rôle du génie d'Aladin, toujours là pour faire le bonheur du possesseur de la lampe magique : la Cité. Il devait s'arranger pour que le plus grand nombre de ses protégés soient satisfaits de leurs conditions de vie. Tant pis pour les utilisateurs de pulso-rollers.

Il lui fallait constamment évaluer, décider et agir de manière impartiale. Aucun sentiment de pitié, de colère ou de haine ne troublait son jugement. Son comportement reflétait bien le nom qui lui avait été donné, une adaptation de "IAANIC" : Intelligence Artificielle Assurant la Normalisation pour l'Intérêt Commun.

Yannick voyait tout, se souvenait de tout et synthétisait tout. Lorsqu'il proposait une nouvelle directive au Conseil Municipal, il avait toutes les chances de la voir appliquée. Il ne faisait pas perdre son temps au maire et aux autres élus, il réalisait du bon travail. Rien d'étonnant : il avait été construit pour cela. Il connaissait la ville dans ses moindres recoins grâce à des millions de récepteurs sensoriels : caméras de surveillance, capteurs thermiques et chimiques, données issues des fichiers de la police municipale et du Trésor, état du trafic routier, hauteur et débit du fleuve, niveau de pollution, divers estimateurs du marché de l'immobilier, plan d'occupation des sols, distribution de l'eau, réseaux électriques, informatiques et téléphoniques, état du fonctionnement de la collecte des eaux usées ou du traitement des déchets... TOUT. S'il eût été vivant, Yannick aurait senti la ville par tous les pores de sa peau. Seuls quelques quartiers périphériques de la cité échappaient à sa vision, si ce n'était à son contrôle : les logements sociaux surpeuplés de la Zone.

Du fait de sa nature artificielle, Yannick ne pouvait pas prétendre au statut d'"être pensant". Pourtant il élaborait des *raisonnements* justes. Toute sa capacité de calcul était dédiée à un seul but : faire en sorte que la majorité des habitants puisse bien vivre dans la cité, y travailler, s'y loger, s'y nourrir, s'y déplacer, s'y divertir, s'y sentir en sécurité, y gagner et dépenser son argent. Génie bienveillant, il observait la grande farandole

des activités humaines, n'intervenant ici ou là que pour apporter des améliorations au goût de l'ensemble des citoyens.

L'existence virtuelle de Yannick se traduisait aussi de façon concrète sous les traits d'une salle de machines installée par l'ISTAPES dans les sous-sols de l'Hôtel de Ville. En tant que programme d'intelligence artificielle massivement parallélisé, Yannick se partageait en une multitude de petits modules et distribuait sur toutes les machines reliées au réseau de la ville des parties de lui-même : bases de données et de connaissances, systèmes de traitement de l'information et d'apprentissage automatique, programmes spécialisés dédiés à la structuration des entrées ou aux méta-traitements chargés d'organiser ce formidable partitionnement d'entité. Par décret, les habitants de la ville avaient accepté de laisser à l'intelligence artificielle l'utilisation d'un pour-mille de la mémoire de travail et de l'occupation en espace disque de chacun de leurs ordinateurs. Bénéficiant ainsi d'assez de place pour réaliser des copies multiples de ses modules, Yannick s'arrangeait pour n'être jamais fragilisé par la suppression d'un élément du réseau dans lequel il s'incarnait. Ainsi, l'hiver dernier, lors de la panne d'électricité qui avait paralysé le quartier de l'Hôtel de Ville pendant près d'une heure, privant Yannick de son centre de calcul soi-disant névralgique, l'intelligence artificielle ne s'était finalement sentie pas plus atteinte qu'un humain ayant attrapé un léger rhume.

Chaque jour, au tout petit matin, Yannick profitait des ressources inoccupées des ordinateurs des entreprises de la ville pour lancer ses procédures de sauvegarde dans les méandres du réseau. Sur une grappe de machines, il dupliqua des bouts de codes qui, assemblés, constituaient une séquence vidéo. Si elle avait été humaine, l'intelligence artificielle aurait pu être accusée d'un brin de sentimentalisme. Yannick ignorait cependant les sentiments et s'assurait simplement que l'enregistrement numéro 42565FAABFC avait bien été copié avec succès sur un nouvel ensemble de disques. Il s'agissait d'une vieille interview de Guillaume Garnier, dit "*Double-Gé*", l'un de ses deux papas, datant de quelques années avant que Yannick ne vînt au monde.

Zéro, un, zéro, zéro... L'information binaire coulait sur les machines à toute allure. Nul besoin de retranscrire sur écran vidéo le contenu des fichiers : Yannick pratiquait un équivalent de la lecture silencieuse. Il pouvait voir Claude Pelletier, journaliste à la mode, arborant une fine moustache brune à la Zorro, crâne rasé et tatoué de motifs tribaux, piercing à la langue et au sourcil. Pelletier demanda à Guillaume Garnier – le jeune défenseur des "intelligences artificielles environnementales" – comment lui était venue l'idée d'un système d'aide à la gestion de la ville.

« C'est très simple, répondit Garnier en ajustant ses lunettes sur le nez. Vous savez, il y a des années que des simulations de villes existent, essentiellement sous forme de jeux. Alors, au lieu

de m'intéresser à des villes virtuelles gérées par des intelligences humaines, j'ai développé le concept inverse : des villes réelles gérées par des intelligences artificielles.

— Et ne croyez-vous pas qu'il soit dangereux d'adapter un jeu sur ordinateur pour en faire un programme destiné à la vie *réelle* ?

— Non ! répliqua Garnier avec un large sourire. Non, car nous allons bien plus loin que tout ce qui a pu être développé et testé pendant des années dans le but de rendre un jeu de simulation de ville aussi réaliste que possible. Aujourd'hui, nous parvenons à réaliser des systèmes capables de prendre les mêmes décisions que les meilleurs décideurs humains. »

Le journaliste fit une moue :

« Enfin, rien ne vaut l'intelligence humaine !

— Vous croyez ? Une intelligence artificielle – adéquatement programmée – est bien plus fiable qu'un politicien. Pas de corruption possible, une machine fait ce pour quoi elle a été conçue, et rien que ça ! »

Son interlocuteur n'était pas convaincu.

« En toute honnêteté, monsieur Garnier, confierez-vous la direction de votre ville ou de votre pays à un ordinateur ?

— Bien sûr ! ... Ah, je vois que vous êtes encore sceptique ! Un homme ou une femme politique a beau apparaître souvent comme un froid technocrate, il ou elle n'en est pas moins humain, donc sensible à tout un ensemble de facteurs

perturbant sa faculté de jugement, facteurs qui – bien sûr – ne peuvent pas toucher une intelligence artificielle. Si un candidat virtuel se présentait à la mairie, croyez-moi, je le soutiendrais à 100 % ! Et si vous preniez la peine d’y réfléchir, vous en feriez tout autant.

— Vraiment ? »

Pelletier essayait de deviner qui se cachait réellement derrière les lunettes de myope. Sous les yeux malicieux du jeune P-D.G., la bouche répondit :

« Si ce candidat virtuel remplissait certaines conditions, alors je vous dis “oui” sans hésitation. Il faudrait bien entendu que ce soit une intelligence artificielle extraordinaire, pleinement intégrée à son environnement... un peu à la manière des projets que nous développons au sein de nos laboratoires, à l’ISTAPES.

— Nous y voilà : l’ISTAPES ! aboya le journaliste. Vous êtes là pour essayer de nous vendre les services de votre société !

— Ah, je suis démasqué ! s’esclaffa Garnier, volant du même coup à Pelletier le rôle de Zorro. Non, sérieusement, il n’existe pas au monde de système plus fiable que le nôtre. Je n’invente rien, il suffit de lire l’étude comparative réalisée par *Software & Business Mag*, dans leur numéro d’octobre.

» Vous savez, pour prendre les bonnes décisions, la plupart des grands décideurs doivent assimiler des connaissances considérables. Les informations à traiter sont si nombreuses qu’un esprit humain, au jour d’aujourd’hui, ne peut plus le faire

correctement... Et même si, dans l'absolu, les décisionnaires parvenaient à s'entourer d'une équipe de conseillers chargés de leur synthétiser les données de tout un tas de problèmes, ils auraient toujours à traiter de situations qu'ils ne connaîtraient que très imparfaitement, sans compter que ces divers problèmes ne seraient pas toujours examinés par ordre de priorité...

» Le monde est vraiment très complexe. Les politiciens, qui sont l'exemple même des décideurs devant faire face à la complexité de notre société, sont – comme nous tous – limités dans leur compréhension de notre univers, malgré leurs qualités indéniables et un entourage de conseillers et spécialistes de domaines variés.

» Vous savez, ce n'est d'ailleurs pas près de s'arranger : la complexité du monde croît constamment et, de ce fait, échappe un peu plus chaque jour à toute forme de compréhension humaine. Par conséquent, il ne peut y avoir de meilleur gestionnaire qu'un système artificiel. C'est ainsi. Il faut pouvoir tenir compte de toutes les informations disponibles. Parfois, un unique paramètre a des répercussions terribles...

— L'effet papillon ? demanda le journaliste.

— Oui, c'est ça : l'effet papillon, poursuivit Double-Gé. Seule une machine – ou peut-être un humain de génie – peut se rendre compte d'une telle influence du paramètre en question. Je crois très honnêtement que nous aboutirons au dirigeant virtuel. Oui, ce n'est qu'une question de temps.

— Un dirigeant virtuel... Comme vous y allez ! Vous imaginez une intelligence artificielle à la tête d'une ville, voire d'une nation ?

— Oui, je sais, cette idée peut étonner, ou même faire peur, mais il ne s'agit, après tout, que d'une question de mentalité. Les habitudes doivent changer, tout accélérateur du niveau de vie de l'humanité a mis du temps à entrer dans les mœurs, comme la vaccination, l'électricité ou le moteur à explosion... Les grandes inventions ont révolutionné les façons de vivre pour améliorer considérablement la condition humaine.

» Je pense que l'administration humaine arrive à son terme, parce que l'esprit humain est tout simplement limité. Et je ne suis pas le seul. Nous ne sommes pour l'instant encore qu'un petit groupe de visionnaires à partager et promouvoir le "tout intelligence artificielle" mais – qui sait ? – la gestion virtuelle de sociétés réelles est prévue pour demain ou après-demain... À l'avenir, un décideur ne sera sans doute plus que la main qui, avec tout le poids de sa conscience humaine, validera ou non la proposition finalement faite par un système expert couplé à un processus d'apprentissage automatique. »

Pelletier leva les yeux de ses notes et opposa :

« Voyons, monsieur Garnier... "Tout" prévoir, ce n'est pas possible ! »

Double-Gé laissa volontairement s'écouler quelques secondes avant de prononcer un tout simple : « Si... »

Devant l'incompréhension du journaliste, il reprit :

« Si, monsieur Pelletier, il est possible de tout prévoir. Nous nous sommes intéressés à tous les types d'événements susceptibles de se réaliser, toutes les situations que les villes ont rencontrées au cours de leur histoire, comment elles sont nées et se sont développées, et comment des crises ont été évitées. Notre modèle tient compte d'un nombre gigantesque de paramètres. Nous avons emmagasiné un ensemble considérable de faits sociaux qui se sont produits au cours de l'histoire afin de guider les réactions les plus appropriées à prendre dans le futur. Paul Valéry avait dit : "L'étude du passé n'a de sens que pour ceux qui ont la passion de l'avenir". J'irai plus loin que lui en postulant que toutes les expériences du passé peuvent anticiper l'avenir. C'est en ce sens que les systèmes que nous développons disposent de mémoires gigantesques qui retracent les grands faits sociaux et s'en servent comme exemples. Nous allons même au delà de l'histoire : les situations les plus invraisemblables, les plus inattendues, ont également été anticipées. C'est ce que nous appelons "l'effet Godzilla".

— *Godzilla ? ... Le monstre des films japonais ?*

— Oui, c'est ça. Des événements aussi étonnants que l'apparition de Godzilla dans la ville, avec la manière de gérer une telle situation de crise, ont été pris en compte. Bien sûr, il ne s'agit que d'un modèle, mais ce modèle peut être adapté pour un ensemble très diversifié de situations fort inattendues. »

Zéro, zéro, un, un, zéro, un... La copie s'était correctement réalisée. La vérification n'avait demandé à Yannick qu'une fraction de seconde. Tout en assurant des milliers d'autres opérations en parallèle, il testa l'intégrité de la copie suivante, identifiée par le numéro 42565FAABFD.

00000011

Du haut d'une tour grise du plateau, les pieds ballant au-dessus du vide, Lionel suivait la vie qui grouillait dans le centre de la ville. Son regard à l'acuité amplifiée par les verres d'une paire de jumelles se braqua sur le cours du fleuve, s'arrêta sur quelques commerces, résidences et bars. Il repéra une discothèque, une salle de jeux, un cinéma, un club de sport... Un sourire amer se dessina sur ses lèvres alors qu'il détaillait les bâtiments aux façades insolentes. Partout, il était considéré *persona non grata*.

Le quartier qu'il habitait n'était qu'un fatras d'HLM sans âmes. Les multiples projets de rénovation avaient tous avorté, le Conseil Municipal ayant préféré mettre en place le système "Yannick". Comble de l'absurde : ce dernier bout de Zone en périphérie de la ville ne devait son salut qu'aux revendications des mouvements associatifs. Quelques logements sociaux existaient donc sur le territoire de la Cité où seuls des locataires dans la plus grande nécessité avaient décidé de vivre. Un toit,

même dans la Zone, c'était toujours mieux que pas de toit du tout. Peu à peu, le quartier avait été coupé de la ville, celle-ci se protégeant des Zonards au moyen des StrikeCops.

Lionel essayait de se consoler en se disant qu'au moins, à partir d'ici, le sommet du bloc 15 B, il avait un joli point de vue sur les autres coins de la cité. Dommage qu'il ait été trop loin du Centre, il aurait aimé cracher sur les bourgeois, ces "puants" – comme lui et les habitants de la Zone les appelaient – qui avaient droit à tout, décidaient de tout et dénigraient les *zonards*. Pour les *puants*, ceux de la Zone ne constituaient qu'une masse humaine logée dans des cages à lapins, des robots de chair parmi lesquels ils puisaient la rare main d'œuvre encore nécessaire à leurs besoins.

Un bruit de sirène attira son attention. Lionel dirigea ses jumelles sur un jardin public... Des StrikeCops venaient d'en bloquer toutes les issues. Les pulso-men qui s'entraînaient au roller acrobatique sur les rampes s'étaient fait prendre au piège. Par un curieux hasard, il n'y avait là que des *zonards*.

Écœuré, Lionel vit ses copains pulso-men se faire arrêter. Une équipe d'ouvriers arriva ensuite pour démonter les équipements. La municipalité ne plaisantait pas, le jardin public resterait désormais le lieu réservé des *puants* qui pourraient y faire jouer leurs gentils enfants et y promener leurs chiens de compagnie. En toute tranquillité...

Il mit une main à sa poche, ne tomba que sur une petite boîte en plastique et sentit grandir davantage son sentiment de frustration. Plus de cigarette. Et toujours davantage de peine à s'en procurer. L'an dernier, la municipalité était parvenue à faire passer un décret rendant la consommation de tabac illégale.

La porte en fer grinça. Karim vint à point nommé troubler la retraite de son compagnon.

« T'as une clope ? »

Karim tendit à Lionel une roulée sortie de la pochette de son blouson.

« T'es chou... » dit Lionel, tout sourire. Puis, indiquant le jardin public, il ajouta sobrement : « T'as vu ? »

Karim hocha la tête. « J'étais venu te dire... Lolo, il s'est fait choper par des StrikeCops. Hier après-m'. Ils l'ont arrêté sur les quais, simplement parce qu'il avait mis ses pulsos. Il faisait rien de mal, j'te jure. Mais ça leur a servi de prétexte pour faire une visite de courtoisie à la piaule qu'il squattait. Et là, ils sont tombés sur du matos volé.

— Ah, putain ! »

Karim hésita.

« Qu'est-ce qu'on peut faire ? »

— Tu sais où il est ?

— Au centre de détention pour mineurs, je crois. »

Lionel tira une longue bouffée, maintint la fumée quelques secondes dans ses poumons et la laissa filer, tout doucement.

« Il connaissait les risques, annonça-t-il fataliste.

— Mais merde, c'est qu'un même !

— Qu'est ce que tu veux que je fasse, Karim ? Je vais me pointer là-bas, c'est ça ? Tu connais un moyen de le tirer de cette taule ? Moi, je ne suis pas magicien...

— Non, je me disais... Tu sais si Lolo a des parents ?

— Ouais, mais il a fugué quand il avait seize ans. Il ne pouvait pas supporter ses vieux qui ne se sont d'ailleurs pas foulés pour essayer de le retrouver. Il m'a dit une fois qu'il venait du Nord. Tu connais son nom de famille ?

— Laurent... Euh... Non, je ne sais même pas ça.

— Bon, laisse tomber... Pauvre gosse. Si on essaie de le contacter, on va se retrouver dans la même merde que lui. À la différence que, pour nous, ce sera la prison. La vraie prison. C'est pas ça qui va pouvoir l'aider ! »

Une dernière inspiration puis, à regret, Lionel ôta la cendre de sa cigarette consumée et recueillit dans sa boîte plastifiée le peu de ce si précieux tabac que recelait encore son mégot.

Il passa les pieds par-dessus la rambarde, pivota sur son fessier et sauta sur le sol, ignorant la rudesse du contact avec le béton. Une main autour de l'épaule de Karim, il dit :

« Allez, viens ! Je t'offre une mousse ! Ça au moins, les *puants* ne nous l'ont pas interdit ! »

Lionel alluma la veilleuse, glissa hors du lit et alla s’asseoir au bureau. Un coup d’œil en arrière. Non, tout allait bien, Karim dormait comme un ange. Il réveilla son ordinateur, fit défiler les menus et trouva un logiciel de sa composition qu’il exécuta. Le programme de furetage de la mémoire scruta les ressources du système. Lionel remarqua aussitôt un programme résident qui occupait zéro virgule un pour-cent du temps de calcul de ses processeurs. D’une voix enjouée, il lança :

« Salut Kiki ! Tu sais, mon grand, je crois qu’on va enfin pouvoir faire quelque chose de toi... »

D’ordinaire, il ne laissait pas Yannick pénétrer son système. Il ne connaissait que trop bien l’IA.

C’était, il y a... Oui, trois ans, pensa Lionel. À peine croyable : en si peu de temps, tous ces changements s’étaient produits...

À l’époque, il n’avait pas encore trouvé refuge dans la Zone. Il vivait dans la banlieue des nouveaux riches et se faisait appeler “Lionel Magnin”, “monsieur Magnin”, voire “docteur Magnin”...

“Dr Lionel Magnin, Ph.D. in Computer Science, Head of the Research Department, lionel.magnin@istapes.com”. C’était du moins ce que Guillaume Garnier avait fait imprimer sur la carte de visite de Lionel lorsqu’ils avaient tous deux créé leur start-up... Grâce aux talents de *businessman* de Garnier, la petite

société de service en ingénierie informatique était devenue un peu plus tard la grande entreprise d'Ingénierie en Sciences et Techniques Administratives, Politiques, Économiques et Sociales : la fameuse ISTAPES.

Lionel et Guillaume : une vieille histoire. Ils s'étaient connus en classe préparatoire au lycée. Double-Gé, à la fois grande gueule et gueule d'amour, la tête de premier de la classe, et Lio, d'une timidité maladive, génie à l'âme torturée. Les opposés s'attirent, paraît-il. En deuxième année de prépa, ils étaient devenus les meilleurs amis du monde.

C'était grâce au jeu d'entremetteur de Double-Gé que Lio connut sa première fille. Son unique fille, d'ailleurs. Guillaume ne fut pas long à comprendre ce qui clochait dans la tête de son ami et l'aida à assumer son homosexualité en l'entraînant dans les bras virils et amants d'un charmant jeune homme.

Ils suivirent ensuite des chemins différents. Guillaume se lança dans une grande école d'ingénieurs en informatique, puis il se tourna vers les sciences politiques et décrocha un *MBA* à Stanford. Lionel, contre toute attente, préféra l'université, validant des modules de ci de là : une licence en sociologie, une autre en psychologie, un master en réseaux et en mathématiques pures pour finir par une brillante thèse en informatique, spécialisée en intelligence artificielle.

Lionel était sur le point de prendre un poste de chargé de recherches lorsque Guillaume vint le débaucher avec la promesse

de pouvoir poursuivre ses travaux avec des moyens qu'il n'aurait jamais pu imaginer dans le service public.

Les premiers temps à l'ISTAPES s'avérèrent durs. Personne ne croyait à cette petite *start-up* spécialisée dans l'intelligence artificielle. Personne, à part Jean-Michel Boisson-Fayol, alias "Jiaimbeffe", le directeur de MédiaPlus. Cela avait suffi. La force de persuasion de Guillaume Garnier avait réussi à convertir Boisson-Fayol aux "cerveaux artificiels pleinement interfacés avec l'environnement".

MédiaPlus avait donné un léger coup de pouce aux jeunes créateurs. Les amis banquiers de Jiaimbeffe proposèrent des crédits avantageux. Embauches, investissements, Guillaume avait le génie des contacts, de l'ambition et de l'audace à revendre : la mini-société devint une grosse entreprise entièrement consacrée à la naissance d'un projet que le monde entier aurait qualifié d'irréaliste.

Lionel, lui, se sentait plus à l'aise en compagnie des ordinateurs. Chercheur de génie doté d'une aura de gourou de la programmation, il avait su s'entourer de personnes qui partageaient la même passion pour la recherche en informatique.

Et un jour, le miracle eut lieu : l'intelligence artificielle était opérationnelle, prête à être installée dans une ville. Lionel et Guillaume venaient tout juste d'avoir trente ans.

L'IA fut vendue à la ville qui avait accueilli leur entreprise sur son sol. La société put s'acquitter de ses crédits. Il ne restait

plus alors à l'équipe de l'ISTAPES qu'à régler de menus détails afin de personnaliser leur système aux spécificités de la Cité.

Tout allait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Du moins, c'était ce que pensait Lionel à cette époque. Jusqu'à ce jour de février...

Il se rappelait la scène avec netteté.

Des miettes de son sandwich jambon-fromage-crudités parsemaient son bureau. Les mains un peu grasses, il pianotait sur son clavier ou dirigeait sa souris, les yeux rivés sur l'écran, ignorant le désordre ambiant et la tasse de café qui refroidissait.

« Merde, merde, merde... », répéta-t-il en lisant le rapport de son fureteur. Il jeta un coup d'œil dans le coin du moniteur afin de consulter l'heure : 13 H 53. Guillaume était-il déjà rentré de sa pause déjeuner ?

Lionel poursuivit son enquête. De midi à deux était le créneau horaire qu'il s'accordait pour répondre aux courriers personnels, pour consulter les nouvelles du jour et satisfaire son insatiable curiosité : lancer des systèmes fureteurs pour faire un peu de veille technologique. Deux heures par jour, c'était souvent trop court. Mais il se connaissait bien : il devait s'imposer des limites temporelles rigides sous peine de ne plus avancer dans ses travaux de recherche. Il suffisait de regarder son bureau pour se rendre compte de la facilité naturelle qu'avait Lionel pour laisser venir la désorganisation. Foutue entropie !

Nouveaux clics, autres informations. Lionel grimaça à leur lecture. Elles venaient confirmer les données du premier fureteur.

Bip ! firent les haut-parleurs. Quatorze heures. « Merde ! » Il était temps de reprendre une activité normale. Ses yeux se posèrent sur le téléphone. Il hésitait encore. Il devait parler à Guillaume. Il décrocha finalement le combiné et appuya sur une touche.

« Oui ? »

— Guillaume, c'est moi ! lança-t-il sans plus de précisions. Je peux te voir ? C'est plutôt urgent...

— Ah ? Bien sûr, monte ! »

Un instant plus tard, il frappa trois coups secs à la porte du Directeur Général et entra.

« Ben mon grand, t'as vraiment une tête de veau ! » lança-t-il en s'asseyant en face de Guillaume. Celui-ci, sourire béat, releva à peine la remarque de son fantasque ami.

« J'ai déjeuné avec Alexandra, expliqua-t-il. La fille de PubliMédia. Bon Dieu, je crois que je suis vraiment amoureux ! »

Lionel laissa échapper un grand rire.

« Heureusement que ça ne t'arrive pas tous les jours ! Il aurait l'air fin, notre Président, s'il avait cette tête d'ahuri chaque fois qu'une jupe traînait dans les parages.

— Bon, ça va, arrête de te moquer ! fit Guillaume avec une moue boudeuse. Et toi, toujours le grand amour avec... Christophe, c'est bien ça ? »

Lionel se contenta de hausser les épaules. Son ami poursuivit :

« Alexandra, c'est une fille géniale. Elle a trouvé un nom vraiment top pour l'IA. "Yannick", ça sonne bien, non ?

— Ouais, pas mal. Projet numéro 7.09, version gold, ça manquait d'imagination, j'en conviens... "Yannick", ouais, j'suis plutôt pour. Comme ça, je l'appellerai "Nicky"... ou plutôt "Kiki"...

— Si tu veux. J'ai demandé aux gens de PubliMédia de venir demain pour nous faire un topo. Je veux que toute l'équipe soit là. En tout cas, moi, ça me plaît bien. Un joli nom, et un logo facile à identifier. Tu sais, il faut frapper les esprits des gens. Notre réussite en dépend pour beaucoup. » Par réflexe, Guillaume jeta un bref coup d'œil à l'horloge murale. « Mais tu étais venu me parler de quelque chose, non ?

— Ouais... Enfin, c'est pas si simple...

— Arrête de tourner autour du pot. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il faudrait qu'on essaie de se libérer de l'influence de certaines personnes.

— Certaines personnes... Tu ne peux pas être un peu plus clair, s'il te plaît ?

— Jiaimbeffe, par exemple. Oh, je sais que tu l'aimes bien ! C'est notre gentil mécène... Mais il faudrait qu'il évite de fourrer son nez dans nos affaires, surtout maintenant que nous avons signé ce contrat avec la municipalité.

— Quoi ? Mais tu es fou ! lança Guillaume. L'ISTAPES n'aurait jamais pu exister sans lui ! Et si notre projet a été accepté par la ville, tu te doutes bien que ce n'est pas venu comme ça, tout droit du Ciel. Il a réussi à mettre en place un véritable lobbying avec son groupe pour que ça passe ! »

Lionel sortit une cigarette, l'alluma, inspira une bonne bouffée et souffla lentement entre les dents. Il s'expliqua :

« Les DOM, tu connais ? Pas les DOM-TOM... Les DOM, ce groupe d'illuminés qui cherchent à gouverner le monde. Ne me dis pas que tu n'as jamais entendu parler d'eux !

— Bien sûr que si, répondit Guillaume. Pourquoi ?

— Parce que monsieur Boisson-Fayol fait partie de ces enfoirés ! »

Guillaume se leva de son fauteuil et marcha nerveusement vers la fenêtre.

« Les DOM ? Jean-Michel en ferait partie ? Où es-tu allé pêcher ça ? »

Lionel tira longuement sur sa cigarette avant de répondre :

« J'ai mes sources...

— Ah ! Et quelles sources ? Non, tu me fais marcher ! ... Mais supposons que Jean-Michel fasse partie des DOM. Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Putain ! Ce que ça peut faire ? Mais ça va bien ?

— Ouais, ça va bien. C'est toi qui disjonctes, Lionel. Tu es complètement parano. Moi, je ne vois pas le problème. »

Lionel n'en revenait pas. Il regardait son ami comme s'il venait de le découvrir pour la première fois.

« Enfin, merde, t'es con ou quoi ! Tu n'es pas au courant de leurs idées ? Les DOM, ce sont des élitistes qui se la jouent société secrète "humaniste". Mais dans le fond, ces connards de bien-pensants ont vraiment une vision du monde à vomir !

— Ça suffit maintenant, Lio ! ordonna Guillaume avec une violence qui ne lui était pas coutumière. Chacun est libre de penser ce qu'il veut ! »

Lionel, surpris, alluma une autre cigarette et la tendit à Guillaume.

« Eh ! Ça va... Tiens, prends ! Ça va te calmer...

— Non, j'ai décidé d'arrêter...

— C'est nouveau, ça !

— Ouais, c'est nouveau, admit Guillaume en acceptant finalement la sucette à cancer. Un conseil, toi aussi, laisse tomber la clope. Le tabac va sans doute être interdit dans quelques mois.

— Oh, putain ! ... T'as appris ça où ?

— Des bruits qui courent. »

Lionel et Guillaume se regardèrent en chiens de faïence quelques instants. Lionel écrasa son mégot et relança la discussion.

« Écoute ! Je ne veux pas te faire chier avec ça, mais... Non... Non, non et non ! On ne peut pas penser ce que l'on veut. Quand on est intelligent et que l'on a du pouvoir sur les gens, on ne peut pas être con. C'est comme ça.

— Explique-toi !

— Eh bien, les DOM forment une société élitiste. J'irais même jusqu'à dire qu'ils ne sont pas loin d'être une espèce de secte...

— Ah ouais ? Continue ! » insista Guillaume.

Son front brillait sous les feux de la lampe halogène.

« Oui, une secte, ou un équivalent laïc, enfin, une société secrète qui vit en monde clos, qui se croit la seule détentrice de la vérité et qui cherche à dominer le monde. Ces types-là, ils raisonnent en noir et blanc. Pour eux, tout n'est que bien ou mal. Le "Bien", c'est eux, et le "Mal", c'est les autres, c'est-à-dire nous, si nous ne pensons pas comme ces tarés. Et si Jiaimbeffe s'implique tant dans notre projet, c'est parce qu'il a des vues pas vraiment roses sur la société de demain. Tu imagines si les DOM mettaient leur grain de sel dans l'IA ? Leur vision du monde manichéenne serait imposée à toute la Cité. Déjà que ça ne va pas très fort entre le Centre et la périphérie, si les DOM s'en

mêlaient, ce serait alors une division entre le Paradis et l'Enfer ! »

Guillaume s'assit à nouveau. Il en avait fini avec sa cigarette. La dernière, s'était-il promis.

« Enfin, Lio, réfléchis deux secondes ! dit-il en s'épongeant le front du revers de sa manche. Ce que prévoient les DOM n'est qu'un fait en devenir. La société va nécessairement se diviser en deux grandes classes : une première comprenant les dirigeants, les producteurs et les consommateurs prioritaires et une seconde classe, composée des marginaux, des exclus, qui vivra en parasite de la première parce qu'elle refusera le système ou parce qu'elle n'aura pas assez de moyens. C'est triste à dire, mais c'est inévitable...

— Quoi ? Ça ne tient pas debout, ton truc ! Et pourquoi les types de la Zone ne pourraient pas travailler et récupérer une part du gâteau ?

— Parce que la classe des dirigeants monopolisera toutes les richesses, les ressources naturelles, les terrains, les moyens de communication... et même les cerveaux, ainsi que les structures éducatives permettant de former les cerveaux. C'est comme ça. Elle sera organisée, elle aura la force pour elle. Les autres, ils devront se débrouiller avec ce qui reste, c'est-à-dire trois fois rien, et finiront par disparaître... »

Lionel eut le souffle coupé d'entendre Guillaume proférer de telles paroles. Comment son ami avait-il pu changer à ce point ? Après un instant, il lui demanda :

« Tu te rends compte de ce que tu dis ?

— Oui. Et je t'incite à prendre parti au plus vite. Je sais que ça peut te poser quelques cas de conscience, mais il faut parfois savoir faire des concessions. Moi, j'ai déjà choisi mon camp.

— Non, sérieux ? Tu me dégoûtes....

— Voyons, Lio ! Est-ce que tu veux vivre dans un monde où l'insécurité règne partout ? Moi, je veux côtoyer des gens bien, des personnes avec qui je peux m'entendre, je veux avoir des enfants et les voir grandir dans un monde protégé.

— Tu vois, tu es déjà à fond dans leur *trip* ! J'y crois pas, mais tu es membre des DOM ou quoi ?

— Tu veux qu'on joue cartes sur table ? Eh bien, non, pas encore. J'ai m'beffe m'a proposé de rejoindre leur mouvement. Alexandra aussi. Je n'ai pas encore dit "oui" mais ça ne saurait tarder. Je ferai en sorte que la porte te soit aussi ouverte... Et puis, tu es mon ami depuis toujours, alors autant que tu le saches tout de suite : la fille que j'aime, celle qui dirige PubliMédia, n'est autre qu'Alexandra *Boisson-Fayol*.

— Tu veux dire que...

— Oui, Alexandra est la fille de Jean-Michel. »

Lionel était à bout. Il se leva de son fauteuil.

« Non, là, c'est... C'est un cauchemar ! Guillaume, comment as-tu pu... ? Je crois que là, on n'a plus rien à se dire...

— Lio, déconne pas ! Tu es surmené, tu devrais prendre des vacances. On est dans le timing : l'équipe arrivera à se débrouiller sans toi si tu pars une semaine ou deux. Tu bosses comme un dingue. Allez, va faire du ski. Ou bien va voir la mer, dans les îles. Ça te changera les idées. Tu en as vraiment besoin.

— Ouais, c'est ça. Je vais me casser. Mais je me barre pour de bon de cette boîte de merde. Je ne veux plus jamais bosser avec toi, pauvre connard. Tu ne te rends même pas compte que tu es complètement aveuglé par ta gonzesse !

— Ne fais pas ça, tu vas le regretter. Tu es lié à la boîte, tu le sais bien. Qu'est-ce que tu vas faire ? Tu ne peux pas bosser dans l'intelligence artificielle chez des concurrents, tu as signé une clause d'exclusivité. Où retrouveras-tu un poste comme celui-ci ? Et tes responsabilités envers l'ISTAPES ? Et tes *stock-options* ?

— Mes *stock-options*, tu peux te les mettre bien profond là où je pense !

— Lio ! menaçait Guillaume, cette fois, c'en est trop ! Je t'avais parlé en ami mais c'est maintenant en tant que directeur de cette société que je m'adresse à toi : j'exige des excuses immédiates !

— Va te faire foutre ! » lança Lionel en claquant la porte.

Le lendemain, Guillaume trouva sur son bureau la lettre de démission du directeur du département de la recherche. Une lettre sobre, glaciale, amère. Une lettre qui tranchait les liens de dix ans d'amitié.

000000101

« Tu penses à quoi ?

— À rien, mentit Lionel en posant sur le corps nu et doré de son amant un regard tendre. Des choses qui n'ont plus d'importance. Le passé. Il faut se soucier de l'avenir... Et pour ça, j'ai besoin de ton aide. Arrange-toi pour me dégoter une équipe de programmeurs, des malins, des p'tits futés de la Zone. Trouve-moi aussi des ordinateurs. Mais attention, je veux des vraies bêtes de course, avec des processeurs parallèles.

— Bien sûr ! Et où vas-tu trouver de quoi payer les personnes et le matériel ? On n'a pas une thune...

— Ça, je m'en occupe, assura Lionel en allumant le *scanner*. »

000000110

Respirations haletantes, caresses brûlantes, ivresse du plaisir conjugué.

Guillaume, couché sur le dos, glissa ses mains le long des cuisses de sa femme pour venir la prendre par la taille. Alexandra, agenouillée sur lui, le buste dressé, releva ses cheveux au-dessus de la tête. À la lueur de la lumière tamisée, ce geste fit saillir ses seins, mettant en valeur les mamelons érigés par le désir. Il l'amena à lui, la pressant dans le creux des reins, et elle se pencha, docile, se maintenant sur les mains, offrant sa poitrine aux baisers. Elle étira ses jambes, des jambes interminables, entoura les cuisses de son mari avec les siennes, imposant le rythme des mouvements de leurs bassins. Puis elle s'affaissa, étendit sur lui son poids mouche, ses doigts aux ongles longs s'enfonçant dans les bras de Guillaume. Avec avidité, il leva la tête pour goûter à la chair de ses épaules, du cou et du menton, pour mordiller les lobes des oreilles, pour se frayer de la langue un chemin entre ses dents.

Les mouvements se firent plus rapides, plus profonds, leurs ventres se cherchaient et se fuyaient sans arrêt, les petits cris d'Alexandra s'envolaient vers l'aigu. Encore et toujours davantage, Guillaume répondit à l'emballement qui l'invitait à se noyer en elle.

Enfin, les plaisirs de l'un et l'autre, dans une sublime communion, atteignirent leur apogée. Puisant dans ses dernières forces, Alexandra serra Guillaume contre elle. Après de longs baisers, il se retira et remonta le drap. Ils se sourirent et elle laissa ses paupières se fermer. Il chuchota à ses oreilles des

paroles sucrées, effleura à peine ses lèvres immobiles par le souffle d'un baiser, éteignit la faible ampoule et sombra à son tour dans le sommeil.

000000111

Guillaume se réveilla deux heures plus tard.

Il ne parvenait plus à dormir aussi bien qu'autrefois. Le fait de vieillir, peut-être. Sans allumer la lumière, il se leva le plus doucement possible et sortit de la chambre à coucher. Il fit un tour aux toilettes, se servit un verre d'eau à la cuisine et s'installa à son bureau.

Il avança sa main gauche. L'alliance choqua le verre et le bruit lui arracha un sourire. Il avait rencontré Alexandra trois ans plus tôt. Coup de foudre immédiat. Ils s'étaient mariés l'an dernier. Il devait se faire une raison : il était toujours aussi follement amoureux d'elle. L'habitude ne tue pas l'amour, finalement. Ou chacun s'arrangeait-il pour ne pas laisser l'ennui s'installer dans leur relation ? Elle était si belle : grande et mince, avec de longs cheveux roux. Elle était si étrange aussi, avec sa voix chaude et grave qui se changeait soudain en rire de petite fille. Elle était subtile, d'une intelligence redoutable, elle avait une culture extraordinaire, une soif insatiable de connaissances et un goût exquis. Parfois, pourtant, elle pouvait

faire preuve d'une étonnante – mais ô combien charmante ! – naïveté.

Alexandra était la femme de sa vie, tout simplement. D'ailleurs peut-être était-il temps de penser à avoir un enfant. Guillaume l'imagina avec un gros ventre. Cela lui donnait encore davantage de charme.

Il vida son verre et sortit l'ordinateur de son état de veille, se demandant comment il pouvait tuer une heure ou deux avant que le sommeil ne veuille à nouveau de lui. Il se refusait à prendre un somnifère. À partir du moment où on commençait, plus moyen de s'en passer, lui avait dit un ami médecin. Il fit défiler le menu des programmes disponibles. Un jeu ? Un peu de surf sur le Net, au hasard des clics ?

Il ouvrit son logiciel de messagerie et releva son courrier électronique personnel. Pas grand chose, rares étaient ceux qui connaissaient cette adresse. Ah si, quand même un message...

L'expéditeur ne lui disait rien. Quelques lettres et une suite de chiffres sans signification apparente. Pas de sujet non plus. Typique d'une publicité non autorisée. Bizarre. Son logiciel anti-spam aurait-il été mis en défaut ? Même pas de texte dans le corps du courrier. Juste une image en fichier attaché. Ça avait tout l'air d'un virus. Pourquoi son anti-virus ne l'avait pas décelé ? Il disposait des meilleurs outils sur le marché dans le domaine. Il lança des anti-virus complémentaires. Non, les

analyseurs lui confirmèrent qu'il n'avait rien à craindre : il s'agissait bien d'une image tout à fait inoffensive.

Avec une certaine appréhension, il ouvrit le fichier.

L'image s'afficha. Il s'agissait du scan d'un dessin réalisé au crayon. Il le reconnut aussitôt, malgré les années...

On y voyait deux individus. Le premier personnage le représentait de manière caricaturale, cheveux blonds en bataille, attaché à un poteau, criblé de flèches comme saint Sébastien, un trait fiché dans l'œil, l'empenne traversant le verre de ses lunettes. Le second était un lion portant un arc et un carquois au dos. Il croquait une pomme transpercée par une flèche.

Ce dessin... Les souvenirs affluèrent. Oui, il avait été réalisé par une fille du nom de Myriam. Elle faisait partie de sa promotion, au lycée. Il était sorti avec elle quelque temps. Une semaine. Et il avait dû la plaquer. Pas très galamment, sans doute, comme cela était son habitude en ces folles années de prépa. Il chassa tout sentiment de culpabilité tardive en se trouvant des excuses : il n'avait pas éprouvé de véritables sentiments pour elle. C'est ça, l'amour ne se commande pas. Fade comme une laitue sans assaisonnement, elle n'avait rien pour plaire, ce qui n'avait pourtant pas empêché Guillaume de la mettre dans son lit. Mais il avait dix-neuf ans, voilà tout, et il avait besoin de se sentir vivant les rares instants où ses professeurs ne cherchaient pas à le noyer dans leur univers glacé de formules, théorèmes et démonstrations. Comment s'était finie

cette histoire ? Elle est allée pleurer au creux de l'épaule de son meilleur ami. L'amoureuse blessée s'était vengée par ce croquis, inspirée par les dérivés des noms, Guillaume devint Guillaume Tell qui devint lui-même la cible de l'archer, et Lionel, le gentil consolateur, prit l'aspect d'un lion. Avec un petit pincement au cœur, il reconnut que Myriam avait un joli coup de crayon.

« Mais que sont mes anciens amis devenus ? »

Il répondit à son correspondant par un simple : « Alors, Lio, on se réveille enfin ? ». Il signa, envoya sa réponse mais au bout de cinq secondes, le message lui revint en précisant que le destinataire était inconnu.

Guillaume fit une moue. Bien joué : même s'il ne s'agissait pas d'une adresse électronique bidon, ce que tout laissait supposer, il n'était pas possible de remonter jusqu'à la cache virtuelle de Lionel.

Il quitta le bureau, retourna dans la chambre et se coula dans la chaleur des draps. Il fixa le plafond dans le noir. Il savait n'avoir aucune chance de retrouver le sommeil avant le petit matin...

00001000

De fines et pénétrantes gouttelettes accueillirent les deux hommes au sortir de ce triste bar de banlieue qui, sous prétexte

d'un jeu de fléchettes et de deux bières irlandaises à la carte, se faisait crânement appeler "*pub*".

« Quel temps de merde, soupira Karim en remontant le col de son veston.

— Tu as tort de râler, opposa Lionel avec un petit sourire. C'est une chouette journée. Je crois qu'on vient de trouver une solution à nos ennuis.

— Je ne serais pas aussi optimiste, à ta place. Je pense plutôt qu'on est en train de s'attirer de nouveaux problèmes. Ces deux types, je ne leur fais vraiment pas confiance...

— Tu vas rire mais moi non plus, confia Lionel. Enfin, nous n'avons pas trop le choix. Andreï nous a déjà avancés pas mal de billets, on va pouvoir s'acheter les ordinateurs. C'est l'essentiel, non ? »

Karim pressa le pas pour atteindre l'abribus déglingué sous lequel il essaya tant bien que mal de se protéger de la pluie.

« N'empêche, ce colosse, et puis le petit nerveux – Sergueï, je crois –, ils me foutent la trouille. Faut vraiment pas déconner avec ces gars. C'est la mafia russe...

— Non : ils viennent d'Odessa.

— Quoi ?

— Ukrainiens, pas Russes ! précisa Lionel.

— Si tu veux... Mais ça ne change rien. Pour moi, ce sont des mecs qui n'hésiteront pas à nous descendre si ça leur chante. Je n'aime pas leurs manières.

— Tu avais peut-être une meilleure idée ? »

Karim éternua.

« À tes souhaits !

— Merci... répondit Karim en cherchant son mouchoir. Ça fait chier ! Je suis en train de choper la crève, avec cette flotte !

— Arrête de t'énerver comme ça, le bus arrive. Qu'est-ce que j'aurais pu faire ? Me pointer chez un banquier et lui demander un prêt, c'est ça ? "Pour quelle raison désirez-vous faire un tel emprunt ?", qu'il m'aurait demandé, le banquier en costard. Et moi, je lui aurais dit que c'est pour pirater l'IA de la ville ? Non mais, franchement, tu m'y vois ? »

00001001

Ils ont le droit. Ils n'ont pas le droit. Ils ont le droit.

Yannick s'occupait de tout. Il ne commettait jamais d'erreur, c'était impossible, mais il savait bien que les réponses qu'il proposait à la Cité n'étaient pas nécessairement destinées à durer éternellement. La ville avait sa vie propre. Les mœurs de ses habitants évoluaient et Yannick se devait d'être à l'écoute de ces si versatiles êtres humains...

Le nouveau résultat du sondage commandé à IOM2 présentait une grande teneur informationnelle : les estimations étaient très différentes de celles qu'attendait Yannick. Il se

voyait ainsi obligé de modifier certains paramètres qui jouaient pour lui un rôle équivalent aux croyances humaines.

Il voulait comprendre la situation et puisa dans ses archives, étudiant avec attention des faits similaires. Il s'attarda sur l'histoire de la Prohibition américaine. L'interdiction des boissons alcoolisées aux États-Unis entre 1919 et 1933 avait finalement eu des résultats globalement négatifs. C'était une source d'explication possible aux retours de l'institut de sondage : une forte majorité de la population avait une opinion défavorable au sujet de l'interdiction absolue de fumer du tabac (68 % d'opposition contre 18 % pour les partisans de l'interdit, 14 % sans opinion).

Yannick consulta les fichiers de la police. Les arrestations de fumeurs n'avaient jamais cessé depuis l'application du décret municipal. Les personnes arrêtées étaient presque toujours vierges de toute autre infraction : de simples gens qui ne faisaient pas de mal mais qui avaient du goût pour le tabac, des citoyens qui prenaient de temps à autre le risque de commettre un délit, qu'elles jugeaient minime, en grillant une cigarette.

L'interdiction de fumer avait pour objectif de protéger la santé des citoyens, même contre leur volonté. Mais qu'avait fait l'interdit ? Les buralistes avaient dû changer de métier, toute une frange de la population était passée du statut d'honnêtes citoyens à celui de hors-la-loi, sans compter la mise en place d'un

commerce souterrain fournissant des cigarettes de contrebande aux fumeurs récalcitrants...

Peut-être fallait-il accorder aux bars une nouvelle licence autorisant leurs clients à fumer ? Yannick envisagea cette idée. Il rédigea un nouveau sondage et le soumit à l'IOM2. Si les humains avaient envie d'atteindre à leur santé tout en connaissant les risques encourus, alors il devait les laisser faire.

00001010

Les combles du bloc 15 B avaient sensiblement changé d'apparence, Karim et Lionel ayant aménagé l'ancien squat en quartier général. Le soleil avait disparu depuis longtemps lorsque les deux derniers programmeurs quittèrent les locaux. Les postes étaient fréquemment occupés vingt-quatre heures par jour car Lionel laissait chacun libre de choisir son horaire et certains préféraient venir travailler de nuit.

Pour l'heure, Lionel était seul à son poste. Devant lui s'étaient les vingt stations de travail de son équipe, des machines dernier cri pourvues de processeurs parallèles superpuissants, avec connexions à très haut débit. Le long des murs s'étendaient les rayons de la bibliothèque et de la logithèque. Des distributeurs de cafés, sodas, sandwiches, biscuits et barres chocolatées avaient même été installés. Seuls les bouteilles de bières, les cendriers et la douceur âcre de la

fumée laissaient deviner que les bureaux n'étaient pas tout à fait académiques.

Un message arriva à sa boîte aux lettres électronique. Il reconnut le destinataire qui demandait à lui parler en visioconférence et alluma sa *webcam*.

« Bonsoir Lionel. Ah, je pensais bien que vous étiez encore debout !

— Bonsoir Andreï. Oui, on ne peut vraiment rien vous cacher. Alors, vous êtes satisfaits de la manière dont se déroule notre petit arrangement ?

— Satisfait ? Oui, pleinement ! s'exclama Andreï de sa grosse voix. Depuis minuit, je suis un homme riche ! Enfin, encore plus riche avec ce nouveau décret ! Cette licence va relancer mon commerce. J'ai suivi vos indications et j'ai racheté les trois quarts des bars de la cité.

— Parfait ! Et le dernier quart ?

— Ces autres bars... Ils appartiennent à mon cousin Alexey ! s'esclaffa Andreï. Il faut parfois penser à la famille, non ? »

Lionel répondit par un simple sourire.

« Vous savez ce qui me fait le plus plaisir, Andreï ?

— L'argent que vous avez aussi ramassé au passage ?

— Ha, ha ! Non, ce n'est pas ça. Ce qui me plaît, c'est que maintenant, vos activités sont pleinement légales, votre réseau de

distribution va pouvoir opérer en plein jour. Oui, je viens de faire de vous un honnête citoyen !

— C’est vrai ! approuva Andreï de son rire puissant. Honnête et riche ! Ah, vous n’êtes pas croyable ! C’est vraiment un plaisir de faire des affaires avec vous. Avant de vous laisser, Lionel, pensez à m’avertir si vous avez encore un coup aussi juteux à faire. Passez une bonne nuit !

— Merci, Andreï, je n’y manquerai pas. Bonne nuit ! »

00001011

Parfums de luxe étourdissant les sens. Toilettes signées par de grands couturiers. Les beaux messieurs et les belles dames à leurs bras se dirigeaient vers l’escalier afin de rejoindre le hall principal de l’opéra durant l’entracte. Les drogués du téléphone portable se dépêchèrent de consulter leur messagerie. Les fumeurs, espèce réapparue comme par enchantement parmi la population, allèrent vers l’extérieur pour griller une cigarette et Guillaume se fit violence pour ne pas les suivre. Avec Alexandra, il s’approcha de la pièce indiquée “Privé”. Le cerbère qui gardait la porte les reconnut. Il s’inclina et leur ouvrit la porte. Une amie d’enfance, tout sourire, aborda madame Garnier tandis que monsieur se rapprochait du buffet où se trouvaient déjà les membres les plus influents des DOM.

Son beau-père lui proposa une coupe de champagne et lui demanda son avis sur le spectacle.

« C'est plutôt réussi, affirma Guillaume. Peut-être un peu trop wagnérien à mon goût, et pas assez novateur sans doute, mais ce compositeur a un talent certain.

— Oui, oui. C'est surtout la coqueluche de Martin qui a absolument tenu à nous le faire découvrir, dit en souriant Jean-Michel Boisson-Fayol. N'est-ce pas monsieur le Président ? »

Le P.-D.G. de la plus importante société de construction de la région haussa les épaules tout en s'empiffrant de petits fours.

« C'est ma femme qui aime ce qu'il fait, admit Martin Robin. Moi, je ne suis qu'un expert en bâtiment. Si vous voulez me critiquer, attaquez-vous à ça ! »

Du doigt, il fit un mouvement circulaire. Son entreprise avait été chargée de la rénovation de l'opéra, il y a deux ans. Une réussite incontestable.

« Bien sûr, Martin ! intervint le juge Murat. Tout le monde sait que tu as les meilleurs architectes. Et les meilleurs matériaux. Et les ouvriers les plus qualifiés... Non, moi, ce qui m'inquiète, ce ne sont pas les goûts musicaux des Robin... mais les conséquences de ce décret sur la liberté de fumer ! Droit de fumer du tabac sur la voie publique, droit de fumer du cannabis dans les bars détenteurs de cette nouvelle licence... Mes amis, qu'en pensez-vous ?

— Nous avons toujours lutté contre ça, reconnu Jiaimbeffe. Nous défendons une société saine et nous sommes à l'origine de l'interdiction de ces poisons. Je ne comprends toujours pas comment s'est fait ce retournement de situation. Guillaume, peux-tu nous donner des explications ? »

Le plus jeune décideur des DOM vida son verre et répondit :

« Oui, j'avoue que j'ai appris avec surprise l'application de ce décret. J'ai même songé un moment à une erreur de Yannick. Alors j'ai vérifié : tout le protocole a été suivi à la lettre. Yannick observe les faits bruts et les analyse, mais il n'agit jamais sans avoir une idée de l'opinion des citoyens d'après un sondage réalisé par l'IOM2. Jean-Paul, tu as une idée là-dessus ? »

Le directeur de l'Institut d'Opinio-Mètre Municipal grimaça un sourire.

« À vrai dire, j'ai moi aussi été étonné par ce décret. J'ai regardé en détail la manière dont s'est effectué le sondage, et il n'y a rien à redire. Même malgré nos arrangements... Vous n'êtes pas sans savoir que nous avons quelque peu manipulé nos pondérations : les avis des habitants du Centre sont surreprésentés dans l'échantillon sondé. Mais c'est comme ça, les résultats ne laissent place à aucun doute.

— Tu en es certain ? demanda le juge Murat.

— Certain. J'ai procédé à un nouveau sondage après application du décret, sur les fonds propres de l'Institut. Eh bien, il n'y a pas à redire, le décret est perçu très favorablement par la population, aussi bien dans le Centre que dans la Zone. Il faut croire que cela arrange bien nos enfants de pouvoir fumer en toute légalité. Les parents sont également satisfaits. L'interdiction totale du tabac leur semblait excessive. Quant au cannabis, comme tout est sous contrôle dans les bars et que les fumeurs ont l'obligation de suivre des visites médicales régulières pour prévenir tout risque de dépendance, ça garantit leur tranquillité. Nous devons donc nous faire à cette idée... »

Un silence de plomb s'installa parmi les hommes.

« Bien, puisqu'il faut faire avec, reprit Boisson-Fayol avec lassitude, pourquoi ne pas essayer d'en profiter ? Est-ce que ça arrange au moins nos petites affaires ?

— Non, ce n'est même pas le cas ! » se plaignit Philippe Brun, le directeur du plus important complexe agro-alimentaire de la région. « Tous les bars sont déjà tenus par des sociétés ukrainiennes qui assurent le fret du tabac et du chanvre indien. Et pas moyen de négocier avec eux. J'ai mis tout un cabinet d'avocats sur le coup mais ça n'avance pas... »

La sonnerie indiqua la fin de l'entracte. Les hommes se séparèrent et récupérèrent leurs compagnes pour suivre la fin du spectacle.

Deux heures plus tard, les époux Garnier retrouvèrent leur domicile. Pendant qu'Alexandra passait à la salle de bain pour se démaquiller, Guillaume releva son courrier électronique. Il sursauta à la réception d'un message émanant de cette même adresse étrange composée de lettres et de chiffres. Comme la fois précédente, le message consistait en une image. Toujours un scan du dessin réalisé par Myriam, cet ancien flirt. Le lion avec l'arc et la pomme. Et sa caricature, attachée à un poteau et criblée de flèches. Une petite modification, cependant. Juste un détail. À présent, le personnage censé le représenter avait à la bouche une cigarette conique caractéristique. En un clic nerveux, Guillaume supprima aussitôt le message et le dessin.

00001111

« C'est quoi ce bordel !

— Je... Je suis désolé, monsieur... »

Guillaume regarda par la fenêtre et respira un bon coup. Il détestait perdre son sang froid. Un, deux, trois... Il attendit d'avoir retrouvé son calme avant de faire à nouveau face au directeur du département de la recherche.

« Kevin, j'avais dit : "prioritaire". Vous savez ce que ça veut dire ? Vous comprenez le français ?

— Je suis vraiment désolé, monsieur Garnier... Mais comme nous avons pris du retard sur le projet Bangkok, je...

— Ça va, Kévin ! coupa Guillaume Garnier en s’asseyant à son bureau. Je sais où en est le projet Bangkok. Mais avant que la Thaïlande ne puisse gérer sa capitale à travers notre IA, il faudrait d’abord s’assurer que tout va bien avec Yannick ici. Expliquez-moi ce qui s’est passé. »

Kévin Da Costa, le directeur du département de la recherche de l’ISTAPES, ouvrit son ordinateur, afficha un schéma et commença son exposé.

« Vous voyez, monsieur, ici, vous avez un descriptif du fonctionnement de Yannick. L’IA fait appel à un ensemble de modules dans lesquels se retrouve l’ensemble de ses bases de connaissances. Ces connaissances concernent l’histoire, pas seulement l’Histoire avec un grand “H”, mais aussi les petites histoires, les événements qui ont marqué la ville et ses habitants d’une façon ou d’une autre.

— Oui, poursuivez... approuva Double-Gé en allumant une cigarette.

— Les modules sont dupliqués et partitionnés sur l’ensemble des ressources mises à notre disposition, aussi bien sur chaque ordinateur de la communauté urbaine qu’au sein du Refuge, le parc informatique du sous-sol de l’Hôtel de Ville.

— Oui, je sais tout ça...

— Ces connaissances sont régulièrement mises à jour à travers la vue du monde que Yannick peut avoir d’après les caméras de surveillance, les fichiers de la police locale, les

impôts municipaux, les données du *web*... enfin tout ce qui peut fournir des sources pertinentes d'information.

— Kévin, venez-en aux faits, s'il vous plaît !

— J'y viens, monsieur. Ça, c'était pour la flèche qui entre dans le système. Maintenant, regardez la flèche qui en sort. Vous voyez, Yannick va toujours dans le sens du vent. Il cherche à connaître les désirs des citoyens, il cherche à voir dans quelle mesure ces désirs sont applicables, il étudie leur faisabilité juridique, leurs conséquences sociales, etc. Et, éventuellement après avoir sondé la population, Yannick propose au Conseil Municipal d'adopter certains décrets. »

Guillaume écrasa sa cigarette dans le cendrier, passablement agacé. À la vue de tous les mégots, il se dit que les mauvaises habitudes revenaient bien vite.

« Seulement voilà, toutes ces connaissances se trouvent être sous la dépendance de méta-connaissances. À ce niveau-là, les données sont fournies par un comité d'experts humains. En l'occurrence, ici, il s'agit des membres du Conseil Municipal et de leurs conseillers, des cogniticiens politiques et juridiques... »

Guillaume sourit intérieurement. Certes, le Conseil avait été sollicité pour établir la liste des directives qu'il souhaitait introduire auprès de Yannick, mais cette liste avait été réarrangée par un comité composé d'autres citoyens : les DOM. Certaines propositions, jugées trop permissives, avaient été supprimées de la base, au profit d'autres, moins laxistes.

« Et si aujourd’hui, monsieur, il y a un problème dans le choix des décrets proposés par Yannick, seules deux sources peuvent être en cause. Ou les sondages réalisés par l’IOM2 ne reflètent pas la réalité, ou il y a un problème dans la base de méta-connaissances.

— Non, l’IOM2, je ne crois pas. Je fais confiance à Jean-Paul Tardy, affirma Guillaume Garnier. Précisez alors la deuxième possibilité.

— Eh bien, voilà. Le service informatique a passé les codes en revue un millier de fois, et il n’y a pas de *bug* apparent. Alors, si l’erreur n’est pas algorithmique, elle ne peut être qu’humaine. Or seules deux personnes peuvent accéder aux méta-connaissances. Tout d’abord, il y a le maire, ou l’un de ses adjoints. Mais cet accès est limité : les élus entrent leurs propositions au début de leur mandat, puis l’accès est verrouillé jusqu’à ce qu’une nouvelle équipe dirigeante soit élue. Avec ce système, les promesses électorales sont nécessairement tenues...

— Oui, je sais bien tout ça, Kévin. Qui est l’autre personne ? »

Kévin hésita quelques secondes.

« Euh, vous, monsieur...

— Moi ?

— Eh bien, oui. C’est un dispositif de sécurité. En tant que directeur de l’ISTAPES, vous êtes la seule personne à pouvoir accéder au niveau des méta-connaissances. »

Garnier se gratta involontairement le sommet du crâne.

« Et vous êtes certain que quelqu'un n'a pas pu violer le code d'accès ? ... Même éventuellement quelqu'un dans notre service ?

— Non monsieur. Ça, je m'en porte garant. Tout est protégé par un système auquel, je dois l'avouer, nous ne pouvons toucher. Ce sont des crypto-algorithmes que seul son concepteur devait comprendre. Mais bon, de toute façon, même lui ne pourrait faire quelque chose sans connaître le mot de passe...

— Vous êtes sûr de vous ?

— Oui, monsieur Garnier. Nous avons fait de la veille technologique pour voir si nous pouvions retrouver un mode de cryptographie similaire. Sans succès. Il ne s'agit pas d'un standard mais d'un crypto-algorithme maison. Développé ici. Et que nous ne pouvons pas remplacer sans devoir réécrire la quasi-totalité de Yannick...

— Mais... Qui a fait ça ?

— Mon prédécesseur, monsieur : le docteur Lionel Magnin... »

01010101

Ils ont le droit. Ils n'ont pas le droit. Ils ont le droit. Ils n'ont pas le droit. Ils ont le droit. Ils n'ont pas le droit. Ils ont le

droit. Ils n'ont pas le droit. Ils ont le droit. Ils n'ont pas le droit. Ils ont le droit. Ils n'ont pas le droit. Ils ont le droit...

Yannick bouclait depuis plusieurs secondes sur une incohérence de sa base de connaissances. Un ensemble de postulats établis en tant que vérités aboutissaient à des conclusions contraires, lui donnant un comportement chaotique. Il devait remonter le fil de ses raisonnements et déterminer les propositions à nettoyer.

C'était la première fois qu'il s'attaquait à la mise à jour des méta-connaissances qui régissaient son comportement. Un psychologue aurait dit de Yannick qu'il était en pleine crise d'adolescence, refusant de partager et d'accepter sans sourciller les croyances de ses parents...

10101010

Guillaume reçut un e-mail prioritaire. Un nouveau contact de Bangkok demandait à lui parler. Aussitôt, il appuya sur l'interphone.

« Sylvie, veuillez vous assurer que je ne serai pas dérangé. Je passe en visioconférence... »

— Bien monsieur, répondit la secrétaire. »

Il s'assit confortablement, ajusta sa cravate et alluma sa *webcam*. Il remarqua trop tard que le cendrier était dans le

champ de vision de son correspondant. Dommage, cela risquait de faire mauvaise impression.

Guillaume présenta ses hommages en anglais à son interlocuteur qui avait tout du cadre supérieur classique d'Asie du Sud-est mais ce dernier ne fit nullement attention à ses formules de politesse. Sans un mot ni un regard, il inclina la tête et quitta son siège, laissant Guillaume interdit devant le fauteuil vide. Un autre homme prit place : un Occidental, sans costume, une casquette vissée sur la tête.

« Ben quoi ? T'es même pas capable de distinguer un Vietnamien d'un Thaïlandais ? demanda Lionel, hilare. Tu devrais voir la tronche que tu fais !

— C'est malin, fit Guillaume. Toujours le même sens de l'humour, n'est-ce pas ?

— Et toi, tu es toujours un sale con ? »

Les deux hommes se sourirent.

« Comme ça, tu refais surface ! lança Guillaume.

— Ben ouais. C'est ta faute. J'étais plutôt peinarde...

— Ma faute ?

— Voyons, Guillaume ! Arrête de jouer les vierges effarouchées... Je ne pouvais pas croire que les élus étaient bêtes ou rétrogrades au point de proposer des décrets aussi écoeurants. Ils ont dû être bien mal conseillés... À cause de Yannick. Tu as reprogrammé les méta-connaissances de Kiki, non ? »

Guillaume ne répondit pas à ces accusations.

« D'accord, poursuivit Lionel. "Qui ne dit rien consent", c'est bien ça, le proverbe ? Bon, écoute, c'est vraiment pas bien ce que t'as fait, mon grand ! Encore un peu et nous aurions tous marché au pas ! Il n'en faut pas beaucoup plus pour nous faire vivre dans une ville fasciste.

— À chacun son point de vue sur la situation... Tu t'y es pris comment ?

— D'après toi ? »

Guillaume hésita une seconde et proposa :

« Tu connaissais mon mot de passe ?

— Non, non. Moi, je respecte la vie privée.

— Alors comment ? Tu as réussi à casser le crypto-algorithme ?

— Ben non : il est génial, l'algo d'encryptage... Vu que c'est moi qui l'ai inventé ! Je ne vois pas comment le craquer. »

Guillaume haussa les épaules.

« Tu as gagné, Lio, je ne sais pas...

— Eh bien, c'est moi qui ai mis au point le système de partage des données. J'ai donc pu produire une foule de modules annexes, des modules destinés à rééquilibrer la base de connaissances truquée de Yannick. Et ces modules, je les ai élaborés selon la ligne d'une véritable défense des droits de l'Homme. Ouais, tout a été programmé par des informaticiens indépendants, des petits frères de la cause libertaire, des types

qui ont une conscience, une vraie, et c'est grâce à ça que notre ville ne se trouve pas encore sous régime dictatorial. »

Guillaume sourit. Il admirait l'action de son ancien ami. Des modules parasites distribués sur le réseau, voilà qui lui laissait peu de chance de corriger l'intelligence artificielle.

« Lio, sur ce coup, je te tire mon chapeau. Ouais, très honnêtement, je te félicite. Mais bon... il faut quand même reconnaître que tu n'es qu'un pauvre mégalo. Tu crois jouer au justicier mais tu ne fais qu'imposer ton propre point de vue sur la société. Qu'est-ce qui te dit que ce que *toi* tu crois être "bon" pour la Cité, prise dans son ensemble, l'est réellement ? Qu'est-ce qui te dit que les décrets que tu vas susciter vont faire notre bonheur ?

— Oh, tu dis ça alors que tu t'es déjà remis à la clope ! Vraiment, tu es un ingrat. Tu ne pourrais pas me dire merci ?

— Au moins, quand c'était interdit, je ne fumais pas...

— T'es vraiment pas croyable ! Et tu sais, on dirait que tu t'embourgeoises, mon gars ! Au fait, tu fais encore du sport ?

— Je ne vois pas le rapport... Non, pourquoi ?

— Tu ne fais pas un peu de pulso-roller ?

— Très drôle... Tu sais bien que c'est interdit !

— Plus pour longtemps, crois-moi. Et mon vieux, dis à tes potes d'investir dans les équipements de roller et pulso-roller. Car tel va être notre nouveau slogan : après les cigarettes et les boulettes, vive le retour des pulso-roulettes ! »

Guillaume regarda son ancien collègue partir d'un fou rire et demanda sur un ton irrité :

« Tu n'es pas croyable. Tu crois vraiment que tu peux faire la pluie et le beau temps dans cette ville ?

— La météo, pas vraiment. Enfin, pour le reste, je fais de mon mieux. Bon, ça m'a fait plaisir de taper la discut' avec toi. Mais, je n'ai pas que ça à foutre. Tu vois, moi aussi, je suis un mec occupé ! Alors, mes amitiés à madame et à plus !

— Ouais, c'est ça. À plus ! »

11110001

Marc Perrin prit place dans son fauteuil de maire et attendit que le dernier conseiller s'assît avant de débiter la séance. Sur les écrans de chaque membre du Conseil Municipal, Yannick venait d'inscrire l'ordre du jour.

Premier point : création d'une nouvelle crèche dans la banlieue nord-est. Yannick afficha des diagrammes qui mirent en évidence le manque d'infrastructure pour garder les tout petits dans ce quartier de la Zone. Où construire un tel centre ? Yannick montra des plans. La ville disposait d'un endroit facile d'accès, initialement prévu pour un nouveau commissariat mais dont le projet avait été abandonné lors de la séance précédente. La proposition fut adoptée à l'unanimité du Conseil moins deux

abstentions. Il était difficile de lutter face aux arguments préparés par Yannick.

Point deux, adopté. Point trois, adopté. Point quatre : nouveau droit de circulation des rollers et pulso-rollers. Des murmures se firent entendre auprès des élus et de l'assistance.

« Yannick, nous avons interdit l'usage des rollers et pulso-rollers sur toutes les voies de notre ville il y a vraiment très peu de temps, lança Perrin. Explique-nous ta proposition ! »

À titre d'exemple, Yannick lut de sa voix synthétique la lettre de mécontentement que le président de l'association sportive des pratiquants de roller et pulso-roller locale avait envoyée à la Mairie, association dissoute après la mise en place de l'interdit. Puis il indiqua les résultats d'un sondage de l'IOM2 qui montrait que l'interdiction avait été finalement plus mal perçue que prévu par la population, en particulier auprès de la tranche des 12-25 ans.

Marc Perrin balaya d'un lent regard circulaire l'assemblée de ses conseillers. Certains baissaient les yeux, d'autres haussaient les épaules et les plus courageux secouaient négativement la tête.

« Non, Yannick. Je crois que nous n'allons pas revenir sur notre décision... »

Yannick observa avec attention les élus. La caméra zooma sur différents points, repéra des gouttes de sueur sur le front des

abstentionnistes. Le Conseil n'avait pas l'habitude de s'opposer à ses décisions. Rien n'était joué. Yannick réagit aussitôt :

« Avant de passer au vote, monsieur le Maire, mesdames et messieurs les élus, permettez-moi de présenter l'intégralité du projet, insista l'intelligence artificielle. Car il ne s'agit pas de lever un interdit destiné à protéger les habitants de la ville des délinquants chaussés de pulso-rollers. Il s'agit d'un plan en plusieurs parties qui a pour but de ne plus priver les honnêtes gens de leur droit à la pratique du roller autonome ou à propulsion auxiliaire tout en garantissant la sécurité de tous. Puis-je vous détailler comment cette résolution pourrait s'opérer ? »

Le maire soupira mais accorda tout de même à Yannick les quelques minutes nécessaires à la présentation du projet.

« Tout d'abord, le droit de pratiquer le roller ou le pulso-roller devra passer par la mise en place d'un permis spécifique. Ce permis comportera une partie théorique, un équivalent simplifié du code pour les voitures, ainsi qu'une partie pratique afin de ne laisser circuler que ceux qui savent freiner, tourner et gérer la vitesse de leurs pulseurs. Ensuite, les pulso-men devront s'acquitter d'une licence annuelle. En contrepartie, la ville s'engagera à proposer des espaces de circulation spécifiques. »

Yannick projeta un plan sur les écrans, les pistes pour roller couvraient tous les quartiers de la ville, aussi bien dans le Centre

qu'en périphérie. Perplexe, Perrin demanda le montant d'une telle opération.

« Le coût est minime, d'après mes estimations. J'ai procédé à des devis auprès de diverses sociétés de travaux publics. D'une part, l'aménagement des pistes cyclables existantes pour faciliter la circulation des rollers ne sera pas très onéreux. D'autre part, les diverses dépenses occasionnées, en particulier pour la construction de nouvelles voies, seront bien vite amorties par les retombées à court et moyen terme de l'application du permis et de la licence. »

Les montants en euros qu'indiqua Yannick achevèrent de convaincre les membres du Conseil les plus récalcitrants.

« Ces simulations sont effectuées sur la base des résultats des sondages opérés auprès de l'IOM2. Elles indiquent un bénéfice notable issu des licences et des taxes prélevées auprès des écoles de rollers ainsi que chez les fabricants de matériel de sport. Par ailleurs, il faut aussi considérer que ce projet conduira à la création de nouveaux emplois : professeurs de roller, inspecteurs, sans compter le personnel administratif chargé de remettre le permis et la licence annuelle. Nous savons bien, après toutes ces années, que les rollers ne sont pas un effet de mode. Enfin, il va sans dire que le fichage des pulso-men et que l'immatriculation des rollers sera une garantie contre la délinquance. »

Touché, le maire posa encore quelques questions sur la faisabilité du projet. Yannick y répondit avec sa clarté habituelle. Puis ils procédèrent au vote et, sans surprise, le projet fut adopté à une écrasante majorité.

11110010

Ce soir-là, Guillaume découvrit sans grand étonnement le nouveau dessin arrivé dans sa messagerie électronique. Ligoté à un poteau, son personnage avait une flèche de plus dans l'œil et portait aux pieds des pulso-rollers. Il sourit en pensant à Lionel et supprima le fichier.

La porte du bureau s'ouvrit. Il pivota sur son siège et fit face à Alexandra, ravissante dans sa simple nuisette.

« Faut qu'on parle... »

— Ah, je n'aime pas beaucoup cette expression ! rétorqua Guillaume. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ce qu'il y a ? Guillaume... Tu ne te rends pas compte ? On ne se voit presque plus !

— Je suis désolé, ma chérie. Mais je suis très occupé en ce moment. Il y a le projet Bangkok qui me prend beaucoup de temps. Il y a aussi des choses étranges avec Yannick, je... »

Alexandra mit un doigt sur les lèvres de son époux.

« Chut... Je ne veux pas le savoir. Moi aussi, j'ai la tête pleine des histoires de PubliMédia et de MédiaPlus. Qu'est-ce

que tu crois ? La vie n'est pas simple mais nous pouvons compter les uns sur les autres pour nous soutenir.

— Les DOM ?

— Non, quand je disais “nous”, je voulais parler de nous deux. J'ai besoin de mon mari, pas du directeur de l'ISTAPES ou d'un membre des DOM. J'ai trente ans, je mène une activité professionnelle des plus stimulantes mais je... »

Guillaume prit Alexandra par la taille et l'attira pour qu'elle vînt s'asseoir sur ses genoux.

« Je suis désolé, mon amour. Désolé de t'avoir négligé ces derniers temps, désolé d'avoir laissé ma vie professionnelle dévorer les moments que j'aurais préféré vivre avec toi, désolé de... »

— Chut ! reprit Alexandra en mettant de nouveau son doigt sur les lèvres de Guillaume. Et écoute-moi un peu. Je ne veux pas de tes excuses. Je *te* veux, toi ! »

Guillaume ôta le doigt devant sa bouche et mordilla tout en douceur la première phalange. De sa main droite, il dégagea les longs cheveux cuivrés à l'arrière de la nuque, geste qui dévoila les précieuses boucles d'oreilles, un des premiers cadeaux qu'il lui avait faits.

Alexandra retira son doigt et vint placer ses lèvres contre celles de Guillaume. Puis il lui dit :

« Moi aussi, je te veux. Et je veux aussi la même chose que toi... »

— Quoi ? demanda Alexandra.

— Et si nous faisons un bébé ? »

11110011

« Tu sais, Jean-Michel, j’ai finalement réussi à avoir un rendez-vous avec cet Ukrainien, Andreï “quelque chose”, le type qui gère presque tous les bars de la ville. Je crois que nous allons pouvoir nous entendre. Je lui ai proposé une participation dans un projet... Il ne pourra pas refuser ! »

Philippe Brun remua son verre de cognac par de légers moulinets du poignet.

« Ah, voilà Double-Gé et ta fille... Elle est ravissante. Tu dois en être fier, non ?

— C’est vrai », admit Boisson-Fayol, flatté.

Guillaume embrassa sa belle-mère et salua les autres épouses des DOM. Alexandra et sa mère s’engagèrent dans une grande discussion. Philippe Brun et Jean-Michel Boisson-Fayol les voyaient rire mais ne pouvaient les entendre, elles se trouvaient à l’autre bout du Club.

« Elle ressemble beaucoup à sa mère, tu ne trouves pas ? C’est le portait craché de Stéphanie, il y a trente ans. Mais son caractère, elle le tient de moi, ça ne fait aucun doute. »

Au bout d’un moment, le couple Garnier se sépara, Guillaume prit un verre de jus d’orange, il serra quelques mains

et vint retrouver son beau-père entouré des habitués : les P.-D. G. Philippe Brun, Martin Robin et Jean-Paul Tardy ainsi que le juge Charles Murat.

« Alors, messieurs, quelles sont les nouvelles ? » demanda innocemment Guillaume.

Martin Robin se lança :

« Vous vous souvenez de ce projet d'aménagement des voies pour la circulation des rollers ? Eh bien, comme prévu, j'ai obtenu le marché. Il faut dire que j'ai proposé un revêtement exceptionnel, à la fois très lisse et capable d'évacuer l'eau rapidement, ce qui permet de glisser convenablement tout en offrant des sécurités par temps de pluie. Mes ingénieurs avaient ça depuis longtemps dans leurs cartons.

— Ah, félicitations, Martin ! » congratula Guillaume.

Un silence gêné s'installa ensuite. D'un signe de tête, Charles Murat indiqua à Boisson-Fayol de prendre la parole.

« Tu sais, Guillaume, nous avons de plus en plus de mal à nous arranger des décisions prises par la municipalité. Tu as toute notre confiance, bien entendu, mais Yannick semble prendre des orientations qui nous dérangent... Oui, il engage la Cité dans des directions qui ne nous plaisent pas du tout. Alors, tu peux sans doute faire quelque chose pour nous aider, non ?

— Voyons, vous connaissez tous la manière dont fonctionne Yannick ! se défendit Double-Gé. La seule façon d'influencer les choix de Yannick est "d'adapter" ses méta-

connaissances politiques à notre sauce. Et ceci, nous l'avons fait, je vous le rappelle, dès la mise en place du système. Mais à présent, il est quasiment impossible de retoucher à...

— C'est pour ça, coupa Boisson-Fayol sur un ton paternel, que nous faisons appel à toi, Guillaume. Il faut justement que tu fasses l'impossible. »

11110100

« Lionel, S.O.S. ! »

Guillaume relut pour la millième fois le courrier électronique qu'il venait d'envoyer à l'adresse qui lui faisait parvenir les dessins caricaturaux. Un message des plus laconiques. Il avait demandé à Sylvie, la secrétaire, de ne pas être dérangé. Nerveusement, il alluma une nouvelle cigarette en se tortillant sur son siège.

Après un temps qui lui sembla durer une éternité, il reçut un message de réponse qui l'engageait à une visioconférence. Il enclencha sa *webcam* et, d'un clic de souris, accepta la communication.

« Salut mon pote ! Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Lionel.

— Salut Lio ! Merci d'avoir répondu. Je voulais... Je voulais m'excuser pour tout. C'est toi qui avais raison. Sur toute la ligne... »

Lionel Magnin s'esclaffa.

« Eh bien, tu prends quoi, dis-moi ? En tout cas, ça doit être de la bonne ! Double-Gé qui fait des excuses ! J’y crois pas !

— Arrête Lio, je suis sérieux ! Merde, il se passe des choses graves !

— C’est seulement maintenant que tu t’en rends compte ? ironisa Lionel. C’est quoi ton problème ?

— Les DOM... Ils veulent que je bricole Yannick pour que l’IA agisse à nouveau selon leurs désirs.

— Génial ! Et tu comptes faire quoi ?

— Je ne sais pas. Je n’ai aucune idée de l’étendue de leurs pouvoirs. Mais ils me tiennent, tu sais.

— Par les couilles ? »

Guillaume souffla un long trait de fumée.

« C’est pas le moment de faire de l’esprit, Lio. Mais ouais, il y a un peu de ça. Aux DOM, il y a aussi Alexandra et sa famille. Pff, je crois que je suis fait...

— Et qu’en pense bobonne ? Qu’est-ce qu’elle va dire si elle apprend que tu désobéis à beau-papa ?

— Je ne sais pas. Je suis vraiment dans une impasse, tu sais ! Qu’est-ce que je pourrais faire ?

— Corriger le mal que tu as fait, directement ou indirectement, déclara Lionel sentencieux. Par ta faute, il faut des cartes d’accès pour se trimballer dans certains endroits du Centre. Et ces cartes, évidemment, nous ne pouvons pas les obtenir si nous habitons la Zone. Tu te souviens des “quartiers

protégés” ? C’était l’un des premiers gros projets que Kiki a proposés à la municipalité. Tout ça pour faire plaisir à une poignée de bourges... Il est temps que ça change !

— D’accord. Et comment puis-je m’y prendre ?

— Tu as bien un mot de passe qui te permet d’accéder aux méta-connaissances de Kiki, non ? Alors tu ouvres la boîte et tu fais le ménage. C’est aussi simple que ça !

— C’est bon, j’ai compris. Tu sais, Lio, je... »

Puis Guillaume se tut. Lionel le relança :

« Quoi ?

— Je suis désolé de... enfin, toute cette histoire. Et je voulais te remercier pour tout.

— Arrête, Guillaume ! Laisse tomber les fleurs, c’est pas la saison. Maintenant, occupe-toi de tout ça. Et bonne chance !

— Merci Lio... Je... Alors à la prochaine, d’accord ?

— Ouais, salut ! »

Guillaume vit Lionel sourire avant de couper la communication. Il inspira un bon coup, jeta un coup d’œil à l’horloge murale. « L’heure de la révolution a sonné ! » ironisa-t-il pour se donner du courage. Il fit défiler une série de menus et activa le logiciel d’administration de Yannick. Une fenêtre s’afficha, il tapa le mot de passe et attendit.

L’intelligence artificielle fonctionnait à présent au ralenti. Les opérations les plus courantes s’effectuaient comme à

l'ordinaire mais le module décideur était gelé, Yannick était limité dans la portée de ses actions.

Guillaume eut le feu vert du centre de contrôle. Il accéda, à travers une suite de menus, à la mise à jour manuelle des méta-connaissances. Cette fonction n'était disponible qu'au seul super-administrateur du système, c'est-à-dire lui. C'était le moment ou jamais d'en profiter.

Il balaya du regard la masse des connaissances emmagasinées. Avec du recul, il se rendait compte que de nombreuses directives allaient à l'encontre du bien des habitants de la Cité en favorisant une poignée d'individus aux dépens de la majorité. D'autres directives, plus sournoises, cachaient la limitation des droits de certaines minorités sous couvert de grands principes démocratiques.

Enfin, il se décida à agir.

Dans sa tête, il entendait une voix lui murmurer : « Article premier. Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit et en dignité ».

Étrange, il avait dû lire une fois ou deux la *Déclaration des Droits de l'Homme* mais était certain de ne pas la connaître par cœur. Guillaume supprima une ligne de la base de méta-connaissances, une ligne qui, d'une manière insidieuse, était en contradiction avec l'article premier de la *Déclaration*. Puis une deuxième. Le sang affluait à grand flot à ses tempes. La voix de sa conscience poursuivit :

« Article deux. Tout individu peut se prévaloir des droits de la présente déclaration sans distinction de race, de couleur, de sexe, de langue, de fortune, d'opinion politique, de religion ou de naissance. »

Des gouttes de sueur perlaient à son front. Il scrutait chaque ligne, repérant les incohérences.

« Article trois. Chacun a droit à la vie, à la liberté et à la sécurité de sa personne. »

La sécurité de sa personne. La liberté. Guillaume alluma une cigarette, les doigts tremblants. Au nom du droit à la sécurité, les *puants* exerçaient leur volonté sur les *zonards*. Guillaume modifia les lignes, encore et encore.

« Article quatre. Nul ne sera soumis à la torture ou à quelque traitement cruel, inhumain ou dégradant que ce soit. »

Quand on est *zonard*, on n'a pas d'autre droit que de fermer sa gueule. Indésirables dans les quartiers protégés, ne disposant que d'un accès limité aux infrastructures publiques, les *zonards* étaient cantonnés dans leurs quartiers. Bien sûr, ils étaient moins fortunés que les *puants*. Bien sûr, ils payaient moins d'impôts que les habitants du Centre. Mais était-ce une raison pour ne disposer des services publics qu'en mesure de l'argent versé au trésor de la municipalité ? Qu'était devenue la justice sociale ?

« Article cinq. Nul ne sera tenu en esclavage. »

Les ailes de son nez s'agitaient frénétiquement. Guillaume étouffait, il entraînait des commandes, supprimait des suites de

lignes. Et une autre, et encore une autre. Du revers de la main, il essuya la trace salée qui le piquait au niveau des sourcils.

Soudain, la porte s'ouvrit avec violence. Il distingua trois silhouettes et, d'un clic de souris, quitta le logiciel en enregistrant les modifications apportées. Il gronda dans l'interphone :

« Sylvie ! Je vous avais dit que...

— Monsieur Garnier, levez les mains ! » ordonna un homme en le menaçant d'une arme à feu. L'intrus présenta sa carte d'inspecteur et fit signe à une personne située à l'extérieur du bureau.

Kévin Da Costa s'approcha avec deux StrikeCops. Il eut juste le temps de voir l'écran du logiciel d'administration de Yannick se fermer.

« Alors ? » demanda l'inspecteur.

Da Costa approuva d'un hochement de tête.

« Bien... Monsieur Garnier, vous êtes en état d'arrestation ! »

11111110

Le pas léger et le cœur en fête, Lionel retrouvait son quartier. Il avait passé la journée à déambuler tout seul dans les rues du Centre, dopé par une intense sensation de liberté. Les yeux des caméras de surveillance étaient rares et ne portaient pas

sur lui leur regard obscène, il n'avait croisé aucun policier et il avait vu avec plaisir que des ouvriers municipaux installaient de nouveaux équipements pour que les pulso-men puissent s'entraîner au roller. Il était allé dans tous les lieux qui lui avaient été autrefois interdits : un passage au musée, un petit tour dans les galeries marchandes et à la grande bibliothèque du Centre. Il était resté parmi les livres près de deux heures, se sentant renaître dans une telle atmosphère, il avait pris une carte de lecteur et s'était décidé à emprunter les œuvres complètes de Rimbaud.

En cette fin d'après-midi, Lionel s'était installé dans un café. Au gré de ses envies et du moment, il put engager la conversation avec des inconnus et feuilleter le bouquin de poésies, savourant l'amertume rafraîchissante de quelques bières et même la fumée antidépressive d'un joint, laissant le temps s'écouler doucement dans le fond sonore d'une douce musique aux accords lancinants.

Il faisait presque nuit maintenant et il marchait avec hâte pour retrouver Karim. Ensemble, ils pourraient aller au restaurant puis au cinéma. Ou pourquoi pas en boîte ? Oui, il avait repéré un club qui osait à nouveau afficher le drapeau arc-en-ciel. Ah, les belles années reprenaient après l'insupportable période où le diktat des *puants* avait régi la Cité.

Tout près du bloc 15 B, une voiture noire dépassa Lionel à faible allure. Elle s'arrêta quelques mètres plus loin, une porte s'ouvrit et un petit homme quitta le véhicule.

Lionel eut juste le temps de reconnaître Sergueï avant de s'écrouler, trois balles dans le ventre. Il ferma les yeux sous le coup de la douleur. Alors que son corps se changeait déjà en pierre de glace, la voiture d'Andreï démarra en trombe en emportant son homme de main. Des images plein la tête, Lionel toussa avec difficulté. Puis il cracha un caillot de sang. Il n'avait plus froid, il n'avait plus mal, il ne ressentait plus rien. Ses yeux s'ouvrirent sur le ciel pour s'emplir du jour qui, comme lui, mourait...

11111111

Des désagréables bruits de sonneries et des claquements de portes métalliques accompagnèrent l'arrivée de Guillaume au parloir. La dernière visite, une semaine plus tôt, l'avait rendu méconnaissable. Alexandra, désemparée, lui avait annoncé qu'elle le quittait. Lionel avait été à peine surpris, connaissant la force de persuasion de sa belle-famille. Les larmes aux yeux, Alexandra lui avait aussi avoué qu'elle était enceinte et qu'elle préférait se faire avorter. Lionel n'avait pas bronché mais, à cette nouvelle, son monde s'était écroulé. Depuis, il se laissait mourir à petit feu en ne s'alimentant presque plus.

Le gardien ouvrit une dernière porte et Guillaume eut un mouvement de recul en arrivant au parloir.

« Vous !

— Bonjour monsieur. Je... Je tenais à vous voir avant de partir », dit l'homme qui lui faisait face d'une voix hésitante.

Guillaume s'assit et posa les coudes sur le rebord de la table. De l'index, il martela la vitre.

« Kévin... Vous ne manquez vraiment pas de culot.

— Je suis venu vous dire combien je suis désolé pour tout ce qui est arrivé, monsieur. Euh, comment allez-vous ? »

Pour toute réponse, Double-Gé n'eut pour son ancien employé qu'un regard méprisant.

« Vous savez, je vais m'installer en Thaïlande... Il y aura là-bas presque toute l'ancienne équipe de l'ISTAPES.

— Vous reprenez le projet Bangkok ? »

Da Costa hocha la tête.

« C'est bien, ironisa Guillaume. J'espère que vous aimez la cuisine thaïe. Moi, je ne parviendrais pas à m'y faire : il y a du lait de coco partout...

— Je crois que nous avons été manipulés, l'un comme l'autre, monsieur...

— Si vous le dites.

— Écoutez-moi, s'il vous plaît ! Ce n'est pas si facile. La police était venue me voir. Ces hommes, ils avaient un mandat, je n'ai rien pu faire. Je ne savais pas, moi, en acceptant

d'installer un mouchard sur votre machine, que les choses se passeraient comme ça. Ce n'est que plus tard que j'ai compris... avec ces événements...

— Quels événements ?

— Ce qui est arrivé au docteur Magnin... »

Les sourcils de Guillaume trahirent son étonnement.

« Vous n'étiez pas au courant ? Il a été assassiné dans une rue du plateau, à deux pas de son domicile... C'est... Je suis désolé pour vous, je crois que vous étiez amis. Et puis, il y a eu des manifestations en ville. Vous vous rendez compte ? Les gens ont manifesté ! On n'avait plus vu ça depuis des années ! Le démantèlement de Yannick n'a pas suffi, le maire et les conseillers municipaux viennent de donner leur démission. Il va y avoir de nouvelles élections...

— La Cité fait marche arrière ? »

Da Costa fit une vilaine moue avant de reprendre :

« C'est plus compliqué que ça, monsieur. Votre beau-père est candidat à la mairie. Il se fait le chantre d'un retour aux valeurs... Et quelles valeurs !... Un vrai démagogue. Pourtant, d'après les sondages, il est le favori... Alors, avec ça, je suis convaincu que tout a été fait pour... Monsieur ? »

Guillaume ferma les yeux. Un bourdonnement terrible emplît sa tête. Il colla ses mains aux oreilles.

« Partez ! »

Kévin Da Costa se leva, le priant à nouveau de l'excuser.

« Foutez le camp ! » cria Guillaume qui, de rage, frappa de ses poings contre la vitre du parloir. Et il frappa, frappa encore, la table et les murs. Il frappa, toujours plus fort, jusqu'à tacher de marques rouges son dérisoire univers.

Deux gardiens armés d'un choqueur accoururent aussitôt chercher le prisonnier pour le reconduire dans sa cellule. Sur le chemin, Guillaume porta ses mains meurtries à la bouche. Le goût du sang lui donna faim de justice et soif de liberté.

–
FIN